

Télérama n° 1504 – 8 novembre 1978

LES PATRONS SE CENSURENT

Les 15, 22 et 29 novembre était programmée sur Antenne 2 une série réalisée par Gérard Mordillat et Nicolas Philibert, coproduite par l'Institut National de l'Audiovisuel et Laura Productions, et intitulée « *Patrons/Télévision* ». Uniquement composée des interviews de quatorze grands patrons et de plans tournés dans leurs propres usines. Télérama en fait sa couverture et y consacre un article (pages 28 et 29).

Lundi 30 octobre : projection des émissions devant les patrons. Certains n'apprécient pas le spectacle. L'un d'entre eux manifeste sa mauvaise humeur : on le ridiculise, on le laisse moins parler que tel autre... Et ces images d'usines, d'où sortent-elles ? De chez eux. Ils ne reconnaissent pas...

Mardi 31, Antenne 2 annonce que la série est déprogrammée et explique qu'elle a été saisie d'un certain nombre de protestations de la part des personnalités ayant accordé des interviews dont la « diffusion devait être subordonnée à un accord préalable ». En conséquence, la chaîne préfère « attendre que tous les éclaircissements utiles soient apportés », et soumettre la question à son conseil d'administration. A 2 rappelle aussi qu'« en règle générale, lorsque l'INA fournit un programme produit par lui, la société de programme concernée est en droit de considérer que toutes les garanties ont été prises pour la diffusion ».

Réaction de Gérard Mordillat : cette mesure est « une véritable censure politique, la déprogrammation étant le résultat de pressions directes des patrons sur A2 ». Par ailleurs, il précise qu'il n'a jamais été question de soumettre la diffusion des émissions à un quelconque droit de regard des patrons.

L'INA affirme pour sa part posséder toutes les autorisations écrites habituellement exigées. Et il rappelle qu'une version filmée d'1 h 30 (« *La Voix de son Maître* ») et une émission de trois heures (« *Tous derrière et lui devant* ») ont été réalisées à partir des mêmes documents, et diffusées en salles et sur France-Culture sans provoquer aucune réaction de la part des patrons.

Que leur arrive-t-il aujourd'hui ? Ils mesurent sans doute l'impact de la télévision. Que le portrait du patronat soit diffusé au Studio Logos et à l'Olympic Entrepôt, ou sur une chaîne de radio culturelle, passe encore. Mais qu'on multiplie leur discours sur des millions de petits écrans...

Ce qui est grave c'est qu'une chaîne de télévision se sente obligée de désavouer l'INA sous la pression d'un ou deux d'entre eux. Il serait aujourd'hui dommage qu'A 2 ne diffuse pas ces émissions de recherche qui prennent les téléspectateurs pour des adultes.

DOMINIQUE LE REUN

Télérama n° 1504 – 8 novembre 1978

DES PATRONS ÉCLAIRÉS QUI CRAIGNENT LA LUMIÈRE

Au Musée contemporain du patronat moderne, place de la Grande entreprise, entre le boulevard de l'Économie et l'avenue de l'Histoire se tient une exposition trombinoscopique exceptionnelle composée des portraits officiels, vivants et parlants de quatorze grands patrons de grandes entreprises françaises ou multinationales.

Au catalogue on trouve des noms étiquettes: Darty, Leclerc, Merlin, Trigano. Et des étiquettes dont on ignorait les porteurs.

Chacun dans sa vitrine-téléviseur, installé au milieu d'un décor profond meublé de style ou de design. Ils ont la silhouette élancée ou le double menton respectable. Ils sont statiques ou agités. Habillés sur le 31 qui convient à un jeune PDG aux idées avancées ou à un patron imposant qui a de la bouteille. A l'aise ou crispé, passionné ou posé, tout ce beau monde parle : opération bouche ouverte. Et dans le musée c'est un brouhaha d'où émerge : patron... pouvoir..., travail... syndicats...

On s'apprête à entamer la visite détaillée quand on rencontre les guides-réalisateurs: Gérard Mordillat et Nicolas Philibert. Ils expliquent qu'il a fallu trois ans pour mettre ces patrons dans la boîte. D'abord les choisir éclairés, de « *ceux qui sont de l'avant-garde et à qui il est difficile d'appliquer les schémas traditionnels du patron* ». Pas les pires en quelque sorte. « Les patrons de demain et non les survivants du XIX^e siècle. » Managers salariés de leur entreprise ou patrons par héritage.

Ensuite obtenir des rendez-vous : quatre mois de démarches parfois, et peu de refus. Celui de David de Rothschild qui ne voulut pas qu'on le filme : il y a des Rothschild qui se montrent, aux courses, dans les galas, et il y a ceux qui sont à la tête des affaires et ne se montrent pas. Question de mythe. Celui de David Rockefeller qui télégraphia de New York ses meilleurs voeux de réussite. Et celui des actionnaires de Jacques Borel qui préférèrent que leur PDG se taise : chaque fois qu'il parlait à la presse, les actions baissaient. La règle du jeu était simple : on allait faire du cinéma, les filmer dans le décor de leur choix, en train de répondre à des questions préparées à l'avance qui disparaîtraient au montage. On leur montrerait le résultat. Ils pourraient discuter et recommencer s'ils le voulaient. Pas de polémique, pas de ping-pong verbal aux coups trop connus et au score final suspect.

« *Les patrons ont surtout l'habitude de la polémique, expliquent les réalisateurs, mais quand ils ont parlé pendant cinq minutes de suite sans personne pour les relancer, ils sont bien forcés de se découvrir, ils ne peuvent plus se réfugier derrière la réponse brillante, la boutade...* » Aussi « *malgré leur entraînement à la parole, ils ont totalement méconnu le cinéma en tant qu'outil critique en soi* ». Ils devenaient acteurs devant la caméra, libres de façonner à leur idée la meilleure image d'eux-mêmes et de leur entreprise. Du cinéma-

discours public et pas de la biographie : ces patrons n'étaient pas de simples individus, mais les représentants d'une classe sociale.

Et des plans d'usines étaient également tournés : plans muets parce que « le travail c'est ce qui ne parle pas, mais qui rend possible le discours patronal ».

Les patrons ont dit oui. Ils ont parlé. On les a filmés. Au total 40 heures d'enregistrement. Février 78, le public les découvre avec le film « *La voix de son maître* ». Mars 78, les auditeurs de France-Culture les retrouvent dans « *Tous derrière et lui devant* ». Novembre 78, les voilà dans la boîte magique, la télévision, pour trois émissions d'une heure sur Antenne 2 : « *Patrons / Télévision* ». Fin 78-début 79, on pourra les suivre dans le texte : un livre est en préparation.

Que disent-ils, les uns après les autres? Des mots simples, des mots discours et des mots récits, des mots parades, des mots à dire, des mots avec réserves, des mots qu'on récuse mais qu'on dit quand même, des mots qu'on justifie, des mots clichés. Des mots appris dans ce que l'on appelle les grandes écoles. Quatorze voix pour un discours unique : celui de la légitimation. Et une seule variante : le ton, paternaliste, autoritaire ou inquiétant. Ils ont l'air sincères, cohérents avec eux-mêmes, contents, tranquilles dans leur assurance. On sent qu'ils veulent nous montrer leur autorité, justifier leur importance, prouver leur compétence. Ils se veulent intelligents en diable. Cherchent la formule, l'image choc, l'explication simple. Ils dissertent. Désirent faire oublier le patron de droit divin du XIXe et montrer qu'ils ont su s'adapter à l'économie du XXe. Ils ravalent la façade du capitalisme, mais comme c'est l'ordre établi qu'ils défendent avec fougue, leurs arguments côtoient parfois le ridicule. On écoute, on s'étonne, on écarquille les oreilles et le sourire grince un peu.

De quoi parlent-ils? Du pouvoir, économique ou politique. Même s'ils sont peu nombreux à le nommer et quelques-uns à le nier, il est le fil blanc qui coud leur discours.

Ils n'aiment pas le mot *patron* que l'histoire a doté d'un lourd passif. Ils se préfèrent chefs d'entreprise ou managers. Chefs d'orchestre. Anonymes comme l'est devenu le capital. Interchangeables bien que leur métier ne soit pas celui de tout le monde. Ils veulent bien partager les responsabilités mais comme elles vont de pair avec le pouvoir et que ce dernier tient à la compétence!

Et parler d'élire le patron c'est évoquer une inconcevable démocratie qui mettrait l'Efficacité de l'entreprise en danger.

Ce qu'il faut pour être patron? Le sens de l'humain et des compétences tout azimut. Et aujourd'hui on n'ordonne plus, on se concerte. Sans qu'il soit pourtant question de s'engager sur le chemin de l'autogestion.

Le travail? Ils ne le connaissent pas très bien. Celui de leurs employés, s'entend | Ce dont ils sont sûrs c'est qu'il restera une contrainte parce qu'il n'est pas fait pour rendre heureux. L'homme là-dedans est un investissement coûteux qui doit permettre de produire et de faire du profit. Encore un mot qu'ils évitent de prononcer mais qu'ils justifient très bien : moteur, motivation, avenir de l'entreprise. La grève, les conflits - qui ont certes fait beaucoup pour le progrès social - le mettent en danger, alors ils essaient de les voir venir et s'amuse à les *gérer* : on joue à négocier, on prend plaisir à faire traîner et complaisamment, on encaisse le trop plein de mauvaise humeur de l'adversaire Syndicat. On va même jusqu'à le ménager pour ne pas qu'il boude. Mais si jamais il se met à faire trop de politique, sort de son rôle de mouche du coche et s'occupe du système, il est mal vu.

C'est une force indispensable, un contre pouvoir dont les patrons reconnaissent la légitimité - bien forcés, ses délégués sont élus, eux. Mais il conteste la hiérarchie, et ça, c'est grave. Certains se souviennent que l'apparition du syndicat dans leur entreprise encore jeune et

sereine a été un véritable traumatisme. Alors, maintenant, quand ils peuvent le coiffer sur le poteau dans la course à la démagogie, ils sont bien contents.

C'était un fragment - partial - du discours patronal. Le vrai discours est plus suave et plus dilué, mieux composé et plus charmeur. Il faut dire qu'il a été appris, répété. Et savoir que tout patron moderne s'initie à la psychologie de groupe et s'entraîne à la prise de parole : diction, mime et psychodrame. Seulement cette fois, ça ne marche pas : ils en disent trop, assis là tout seuls devant la caméra, dans leur décor aseptisé. On les avait imaginés et voilà que la réalité dépasse les bornes de la fiction. Quel cinéma pour nous convaincre et nous émouvoir! Quel mal pour ne pas nous faire sentir qu'ils ont le pouvoir et qu'ils y tiennent!

Se livrant à la caméra, ils ont cru poser pour la postérité. Ils ont en fait travaillé à leur autocaricature.

DOMINIQUE LE REUN